

de prendre le plaisir de se faire porter par la prose d'Anne Beyaert-Geslin.

Maria Giulia Dondero
FNRS, université de Liège
mariagiulia.dondero@ulg.ac.be

Jean-Luc CHALUMEAU, *Les théories de l'art. Philosophie, critique et histoire de l'art de Platon à nos jours.*

5^e éd., Paris, Vuibert, 2009, 157 p.

Dans cet ouvrage, le critique et historien de l'art Jean-Luc Chalumeau retrace les différentes théories de l'art. Pour ce faire, il suit un plan chronologique lui permettant d'aller des « théories de l'art dans l'Antiquité » (pp. 23-27) à « la situation actuelle » (pp. 139-150). En tout, ce sont onze périodes de l'histoire de l'art qui sont évoquées. Évoquer semble le terme le plus approprié pour qualifier ce livre. En effet, les différents chapitres ne sont agrémentés ni d'introduction ni de conclusion résumant la pensée de l'époque. Seul un bref condensé de la position des auteurs clés est transmis. Cette absence de liens explicites entre les différentes parties peut donner l'impression d'une « liste d'épicerie » des théories de l'art, le lecteur passant très rapidement d'une théorie à l'autre, d'un auteur à un autre et d'une époque à une autre. Ainsi, pour le chapitre 3 « Classicisme et baroque au XVII^e siècle » (pp. 39-43), trois pages de texte tentent d'éclairer sur les théories de Nicolas Poussin et de Roger de Piles. Il est vrai que d'autres périodes jouissent d'un plus long traitement, dont « La philosophie de l'art allemande » (pp. 59-76) et « Les théoriciens de l'art contemporains » (pp. 115-137), avec chacune sept auteurs cités. Historiquement, nous comprenons cette disparité, tout comme le déséquilibre que l'on retrouve à l'intérieur même des chapitres. Il est logique que des théoriciens comme Emmanuel Kant (pp. 61-64) ou Erwin Panofsky (pp. 89-96) occupent un espace privilégié dans un tel ouvrage. En revanche, nous comprenons plus difficilement le peu de considération que Jean-Luc Chalumeau semble accorder à certains auteurs. Ainsi Friedrich Von Schlegel n'est-il traité que de façon sommaire. La description de son œuvre théorique s'achève par un commentaire éloquent : « Cela n'apporte rien de nouveau » (p. 65). Il est évident qu'un tel ouvrage ne peut être exhaustif et qu'il résulte forcément de choix plus ou moins objectifs.

Ainsi décrit, on pourrait croire que la lecture de cet ouvrage laisse sur sa faim bon nombre de lecteurs. Ce qui serait paradoxal étant donné qu'il s'agit de la cinquième édition. Il faut revenir aux

objectifs clairement annoncés dans la préface pour comprendre tout l'intérêt de ce livre : « L'exposé sera autant que possible chronologique, et chaque système d'interprétation sera rattaché à son principal auteur, sous forme de fiches conçues comme devant être accessibles à des lecteurs du niveau des premières années des universités » (p. 10). La portée pédagogique est atteinte. La mise en page est claire ; elle facilite une lecture rapide et une manipulation efficace. Nul besoin de suivre le plan chronologique imposé par l'auteur, on peut feuilleter ce livre au gré des envies et besoins.

Au-delà de cette dimension, l'intérêt est également de type académique. Jean-Luc Chalumeau divise les théories en cinq grandes familles : la phénoménologie qui se concentre sur la perception des œuvres et l'interprétation ; la psychanalyse qui étudie les œuvres à l'aune des découvertes sur la psyché humaine ; la sociologie qui associe le travail créateur aux faits de société ; le formalisme pour qui les signes, les formes et procédés sont plus parlants que le contenu d'une œuvre ; enfin, l'analyse structurale qui considère la peinture comme « un objet historique à part entière » (p. 21). Dès lors, nous constatons qu'une même période peut voir différents types de théories s'affronter. C'est l'époque contemporaine qui est ici la plus complexe. S'y mêlent la phénoménologie de Maurice Merleau-Ponty, la sociologie de Daniel Arasse, le structuralisme d'Hubert Damisch, la psychologie d'Ernst Gombrich et le formalisme de Clement Greenberg. D'autres périodes connaissent cette diversité. L'introduction est donc l'occasion de suggérer les liens entre les auteurs, liens dont nous déplorions l'absence dans le reste de l'ouvrage. En outre, elle permet d'évoquer des penseurs non intégrés au développement. Nous pensons notamment à Jean-Paul Sartre et à André Malraux. Cette catégorisation renforce le souci pédagogique qui se retrouve dans la présence de citations. Mises en exergue par un encadré, elles facilitent la compréhension de certaines théories et permettent d'avoir un premier contact avec l'œuvre et le style des auteurs. Le livre permet donc d'avoir rapidement un aperçu non exhaustif, mais ô combien éclairant sur l'évolution de la pensée sur l'art. Le dernier chapitre examinant la situation actuelle est d'ailleurs des plus instructifs.

« La situation actuelle : entre l'excès et l'absence de théorie de l'art » (pp. 139-150) se démarque tout de suite par sa forme. Point de fiches dans cette partie mais un état des lieux, un commentaire de la situation présente. Pour l'auteur, les théories de l'art sont en

crise et oscillent entre deux extrêmes qu'explique le titre du chapitre. Ainsi dénonce-t-il la tendance au tout-théorie qui conduit inévitablement à oublier la nature d'une œuvre d'art – sa plasticité, sa réalité – pour ne la considérer que comme un document illustrant tel ou tel phénomène. L'impossibilité pour les théories de l'art d'intégrer la création contemporaine est un autre écueil qui s'explique notamment par la carence de critique. Or, sans ce regard analytique, sans ce discernement sur le présent, la théorie ne peut construire de discours : « Si la critique est paralysée, la théorie de l'art ne sert à rien et l'histoire de l'art est elle-même entravée » (p. 145). Cette phrase résume le constat dressé par l'auteur. La critique ne joue plus son rôle. Elle ne fait plus de distinction : tout peut devenir une œuvre d'art, sans que quiconque puisse émettre un jugement de valeur sur ces artefacts. Tout est au même niveau sans réelle justification. Cette situation s'explique aussi par le rôle secondaire qu'occupe aujourd'hui la critique dans le monde de l'art. Le pouvoir décisionnel n'est plus entre ses mains, comme ça a déjà été le cas jadis, ce sont « les quelques détenteurs d'énormes moyens financiers » (p. 145) qui régissent ce milieu. Pour sortir de cette impasse, Jean-Luc Chalumeau réaffirme l'importance d'une critique qui s'appuie sur la théorie pour se construire. Il est conscient des limites des différentes théories qu'il a présentées dans son ouvrage. Aussi en appelle-t-il au métissage, à un savoir ouvert combinant les apports des différentes théories. Ce savoir doit s'associer à un concept que l'auteur souhaite réhabiliter : le goût. Ce chapitre, riche de références, offre une démonstration éclairante de la situation actuelle. Il fait regretter davantage l'absence d'analyse dans le reste de cet ouvrage didactique.

Marie Louis

CREM, université de Haute-Alsace
louis.marie.82@voila.fr

Olivier DARD, Hans-Jürgen LÜSEBRINK, édés,
Américanisation et anti-américanismes comparés.

Lille, Presses universitaires du Septentrion, coll. Histoire et civilisations, 2008, 260 p.

Dans la discussion sur les transformations politiques, sociales, économiques et culturelles dans les sociétés européennes au XX^e siècle, la notion d'américanisation joue depuis longtemps un rôle central, à la fois comme mot clé et comme sujet de recherche. Elle correspond à l'étiquette « *American century* » attribuée au XX^e siècle par Henry Luce. Il ne fait aucun doute qu'il y eut, dans le monde occidental de l'entre-deux-guerres et notamment après 1945, une homogénéisation idéelle

et matérielle. De plus en plus, l'Amérique du Nord constituait un modèle de capitalisme réussi qu'il convenait d'imiter. En adoptant les procédés et les pratiques socioculturelles, y compris le mode de vie, les Européens se sont « américanisés ». À l'examen concret de ce phénomène, la France est un exemple particulièrement enrichissant. Il est vrai qu'il existait toujours, au moins parmi les élites du pays, de violents ressentiments antiaméricains, voire une « obsession antiaméricaine » (Jean-François Revel, *L'obsession antiaméricaine. Son fonctionnement, ses causes, ses inconséquences*, Paris, 2002). Celle-ci a été marquée par des évolutions et des adaptations, mais aussi par certaines continuités, en particulier par le souci de protéger l'identité nationale : la France a toujours été le moins atlantiste des pays d'Europe occidentale et le plus rétif au leadership américain. Sur ce fond, les slogans « Amérique » et « l'américanisation » étaient liés à un défi considérable d'ordre économique, social et culturel. Ce qui n'a pas empêché la France de s'américaniser dans les domaines de la consommation, mais aussi dans celui de la production.

C'est la raison pour laquelle on lit avec intérêt les actes d'un colloque, qui avait lieu en décembre 2004 à université Paul Verlaine-Metz et à l'université de la Sarre, codirigé par Olivier Dard et Hans-Jürgen Lüsebrink. Non seulement ce colloque articule les deux aspects, très souvent séparés, mais constituant en effet les deux faces de la même médaille – l'américanisation et l'antiaméricanisme –, mais il les situe aussi dans un contexte international et les analyse d'une façon interdisciplinaire. Ce sont des historiens, des germanistes et des spécialistes en information-communication qui présentent des cas d'études sur la France et l'Italie ainsi que sur la République fédérale d'Allemagne et la Suisse. Les contributions de Clotilde Druelle-Korn et de Régis Boulat traitent des relations entre les milieux économiques français et américains dans les années 20 et 50 et elles accentuent la dimension modernisatrice de l'américanisation économique de la France. Sans doute, « modernité » et « progrès » sont les stéréotypes positifs les plus populaires des États-Unis. Mais le revers de la médaille est la critique que provoquent justement ces deux aspects de l'américanisation : l'antiaméricanisme se nourrit très souvent d'un refus de la modernité, associée au règne de la machine, de la technique, de la « fordisation », bref à un monde inhumain et sans esprit, dominé par la consommation et par la dictature de masse. Ces aspects sont abordés par Olivier Dard au sujet de l'essai célèbre de Robert Aron et Arnaud Dandieu, *Le cancer américain* (Paris, Rieder, 1931), et par Michela Nacci, qui analyse l'attitude des Italiens